

Christophe Lartas

Les Démoniaques

& autres textes



Éditions de l'Abat-Jour

Les Démoniaques

& autres textes

DU MÊME AUTEUR

aux éditions de l'Abat-Jour

Précis de bile noire suivi de *Saturne*, 2014

Planète des ombres, 2014

Satanachias suivi de *Howard Phillips Lovecraft*
bloc d'éternité, 2016

Azarphaël, Roi du monde suivi de *Jean Montségur*,
2017

aux éditions de la Clef d'Argent

Saturne, 2007

Satanachias & autres contes, 2010

HPL bloc d'éternité, 2012

Christophe Lartas

Les Démoniaques

& autres textes

Éditions de l'Abat-Jour

Interlude

Les Démoniaques

In girum imus nocte ecce et consumimur igni.

Jacques de Molay

Les Démoniaques gouvernent le monde ; ils ne gouverneront jamais mon âme. Du plus loin que je m'en souviens, il m'est toujours apparu que la Terre n'eût jamais dû se nommer la « Terre », mais l'*Enfer*. Les chiens de garde à la solde du Capital ne cessent de m'espionner, à transcrire sans lassitude, et de façon scrupuleuse, mes moindres faits et gestes dans les logiciels de délation de leurs ordinateurs portables haut de gamme. Le fait est que les espions grouillent partout, y compris dans mon propre domicile. Là, en face et au-dessus de moi, près de l'angle où les deux lignes transversales du plafond joignent la verticale du mur, cette espèce d'arthropode verdâtre plat et trianguliforme divisé en seize segments recouverts d'une chitine luisante et comme encastrés les uns dans les autres, avec ses huit paires de pattes frémissantes, je ne doute pas une seule seconde qu'il soit en train de me surveiller de ses quatre yeux sphériques d'un violet laiteux. Il ne fait de même aucun doute qu'il voudrait me déchirer la gorge au moyen de ses chélicères qui claquent sporadiquement dans le vide (l'immonde bestiole est de la taille d'une musaraigne) afin de se repaître de mon sang. Mais il ne s'y risquera cependant pas ; je ne suis pas si affaibli par mes carences alimentaires que je ne puisse à l'occasion l'écarter d'une chiquenaude et l'écraser sans pitié sous le

talon de mes rangers. Épie-moi, épie-moi donc, sale bête ! Et crève de dépit en considérant que je ne suis pas loin de posséder une excellente condition physique, eu égard aux temps qui courent. Les Démoniaques ont beau exercer leur empire (que cela soit de façon occulte ou publique) sur cette misérable planète depuis au moins cent mille ans, ils butent à ce jour contre l'irréductible obstacle que je suis. Et plût à Dieu que cela perdure ! Qu'ils ne se fassent par ailleurs aucune illusion. Même lorsqu'ils auront réussi à éradiquer la faune et la flore ; qu'ils auront réussi à transformer, selon leur noir dessein de domination absolue, des milliards d'êtres humains en esclaves polyaddictifs, en vagues de zombis réifiés et fanatisés (béats en apparence, dépressifs en réalité) ; même lorsqu'ils seront parvenus à bétonner la moindre parcelle de terrain herbeux, rocheux ou marécageux ; et seront parvenus pareillement à transformer — alchimie cacogénésiacque — l'eau des mers ou des océans en une ahurissante et abominable matière glaireuse, grumeleuse, saturée de spumescences putrides et de miasmes carcinogènes, je leur résisterai. Lisez la presse libertarienne ! nous commandent-ils. Épluchez de bout en bout les journaux néolibéraux ! Régalez-vous de nos magazines culturels, sportifs ou pornographiques ! Délectez-vous de nos montagnes de magazines *people* ! Moyennant quoi, quand vos cerveaux seront formatés et abêtis au possible, conditionnés à l'extrême selon nos goûts et nos visées secrètes, nous vous plongerons dans l'étude des *Chroniques de la Mère-Araignée* ou de l'*Épître*

de Môg-mog, des Actes de Mortog-ël ou du Alkha-draxkalhadrax... Troupeaux d'hyènes au service du Malin ! Je vous vomis de toute mon âme ! Moi, je vous l'affirme haut et fort, je n'étudierai jamais que mes Cioran et mes Caraco, mon Baudelaire et mes Flaubert, mon La Fontaine et mon Chamfort, mes Balzac et mes Tolstoï, mon La Rochefoucauld et mon La Bruyère, mon Schopenhauer et mes Lovecraft, mon Amiel et mes Leopardi... Dussiez-vous me trancher les mains et les remplacer par des pinces conçues pour les tâches industrielles, dussiez-vous me crever les yeux et couler du mastic dans mes orbites saignantes, je vous le jure, je continuerai de lire et *relire* éperdument mes vieux auteurs de chevet ; même si la totalité de leurs œuvres ont été mises à l'index (par suite des incessantes cabales des littérateurs industriels et *facilitateurs* d'aujourd'hui, cela va de soi) depuis à peu près trois décennies.

L'arthropode verdâtre émet un crissement suraigu, puis, avec une inquiétante vélocité, rampe sur le plafond et quitte ma chambre à coucher dans le but de se dissimuler à nouveau dans l'une des deux ventilations mécaniques qui ouvrent mon logement à tous les bruits de cet immeuble vétuste. Me refusant à me laisser aller plus longtemps à l'acrimonie, à ruminer inutilement mes griefs, je descends dans la rue. Des gamins aux yeux las et vicieux m'emboîtent sur-le-champ le pas avec de sinistres chuchotis, misérables espions en herbe qu'appointent sans doute les édiles de la municipalité ou les

gardes-chiourme de la « Commission locale d'Insertion ». Nombre de fenêtres s'entrouvrent avec discrétion au fur et à mesure que je déambule dans le tissu urbain, laissant quelquefois entrevoir, rencongnées dans la pénombre, des faces blafardes ou chafouines qui braquent leurs regards mauvais et lourds de complots sur moi. Qu'à cela ne tienne ! Je n'en poursuivrai pas moins ma « promenade » au travers du dédale étourdissant et nauséabond de la cité ! Que les chacals qui supervisent tous les agissements qui vont à mon encontre se le tiennent pour dit ; rien n'entamera, sinon mon moral, du moins ma force intérieure. Par la seule raison que depuis longtemps je n'attends plus rien de *bon* de ce monde, souhaitant seulement éviter le *pire* (ce qui est loin d'être fait, au reste). Par la seule raison que depuis longtemps, si longtemps, j'ai maudit du tréfonds de mon cœur et ma sale existence et ma sale destinée, et que ces dernières me le rendent d'ailleurs au centuple. Mais qu'importe ! je n'ai plus foi en rien qui proviendrait d'ici-bas ; je n'ai plus la moindre illusion, depuis des lustres et des lustres, quant aux tenants et aux aboutissants de ce chaos qu'on nomme le « chemin de vie », et ni l'espoir ou le désespoir n'ont plus prise désormais sur moi. Espionnez-moi si cela vous chante, petites punaises de l'ultra-capitalisme, et réjouissez-vous avec grande sincérité de vos futures récompenses ; à coup sûr quelques-unes de ces babioles technologiques fabriquées à la chaîne dans ces gigantesques cités-usines où sont parqués du premier au dernier jour de leur effroyable existence ces myriades

d'esclaves-prolétaires abrutis, dépersonnalisés, vampiriquement exploités jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les cieux sont aussi funèbres que les funérailles d'une jeune épouse ou d'un enfant en bas âge. Il y a souvent dans l'atmosphère grisâtre et comme recouverte d'un glacis dégorgeant çà et là des coalescences d'un vert blême ou des nuées lenticulaires exsudant une espèce de mucus... Il y a fréquemment dans l'atmosphère, disais-je, des jaillissements fusiformes où je sais qu'abondent des éléments transuraniens — tels que le neptunium, le fermium, l'américium, le plutonium... — destinés à nous débilitier peu à peu à dessein de parer à toute éventualité de soulèvement. Le chromatisme malsain du ciel résulte aussi d'un brassage permanent, méphitique, de gaz à effet de serre (particulièrement le dioxyde de carbone, le méthane, l'oxyde nitreux et le chlorofluorocarbène) et de vapeurs de schiste bitumineux qui ne sont pas sans me faire encore parfois tourner de l'œil ou vomir, malgré ma relative accoutumance à tous ces agents atmosphériques nocifs. Mes yeux rougissent, me picotent, larmoient ; mes fosses nasales sont déjà presque obstruées par les poussières pathogènes, outre que les muqueuses sont dans un état inflammatoire ; ma gorge, également enflammée, se dessèche tellement vite que je chope une insistante pépie ; et mes tympans, quoique abîmés depuis belle lurette par le pandémonium urbain et me gratifiant de divers acouphènes, tintinnabulent, trémulent, sans

discontinuation, sous les coups de boutoir du tintamarre perpétuel et surpuissant qui prospère dans la totalité de la conurbation. Mais je continue à errer — un sourire flottant sur mes lèvres qui gercent, une étrange joie vibrant dans mon cœur — parmi les entrecroisements de passerelles galvanisées ou les escalators aériens couverts de plexiglas qui donnent presque toujours sur les enchevêtrements des arcades commerçantes qu'illuminent nuit et jour des centaines de milliers d'enseignes au néon polyformes et multicolores aux éclairages d'ordinaire clignotants ou mouvants, ou les deux à la fois. Je continue à errer au long des rues et au sein des places piétonnières où se coudoient dans une sorte d'état second des foules compactes à la fois robotiques et fiévreuses, irascibles et anxieuses, à la recherche diurne ou nocturne de quelque *nouvel* objet de consommation devenu tout à coup *indispensable* à la perpétuation de leur bonheur dément ; tout au moins jusqu'à son obsolescence prochaine (que programment ingénieusement les industriels), laquelle obsolescence entraînera une nouvelle quête absurde, *et cætera*.

Je vagabonde des heures durant le long des diagonales d'immeubles pyramidaux ou des paraboles d'immeubles en entonnoir qu'environnent des esplanades ou des allées de bitume rose agencées parallèlement aux lignes des bâtiments ; bâtiments chaque fois « embellis » de jardins publics aux formes dûment géométriques que garnissent des pylônes à ossature tubulaire plantés dans de grands

bacs en fibrociment, des arborescences de tungstène ou d'étain sillonnant les airs, et, en premier lieu, des ornements végétales de buis ou de cyprès grotesquement taillées en cylindre ou en cône tronqué. Toutes ces harmoniques modernes ne faisant office que de modeste décor au diabolique leitmotiv des nombreuses reproductions relatives aux « chefs-d'œuvre » (sculptures ou peintures prétentieusement ou fallacieusement « conceptuelles » en celluloid, en résine de synthèse ou en acrylique ; icônes de l'*industrie du divertissement* reproduites de manière *hyperréaliste* sous la forme de ballons de baudruche gonflés à l'hélium ; *performances* coprophagiques, nécrophiliques ou pornographiques défilant en boucle sur des écrans-reliefs géants) des « artistes contemporains » les plus notoires, déshonorante aumône « culturelle » des Démoniaques à tous les citadins de la planète. Je vagabonde de même autour des bâtiments-machines, avec leurs extérieurs similaires à la salle des machines d'un navire ou à un complexe pétrochimique, qui s'étagent en terrasses — ainsi qu'une interminable superposition de parallélépipèdes de grande largeur, mais de faible hauteur — loin au-dessus des édifices circonvoisins, et à l'intérieur desquels vaquent en toute tranquillité à leurs occupations quotidiennes les dociles employés de l'oligarchie. Lesquels ne s'interrogeront en aucun temps, tout le long de leurs décennies de servitude volontaire, sur le pourquoi de leur labeur en général insignifiant, pernicieux ou inepte. C'est aussi les linéaments dédaléens de béton léger, de baies vitrées et de

menuiseries métalliques où des milliers et des milliers de locaux préfabriqués abritent autant de sociétés commerciales ou de *start-up* débutantes évoluant au sein d'un incessant va-et-vient d'individus et de marchandises ; d'une sempiternelle valse de dénominations commerciales, de bailleurs ou d'équipements. C'est encore les forteresses monochromes, falciformes ou pentagonales, hébergeant le siège social des « géants de la distribution » ; les gigantissimes stades de football de la mégalopole, comparables à des oursins béants avec leur structure circulaire et couvrante hérissée de tubulures et de câbles aériens ; les alignements de semi-sphères à cent et un étages où sont exposés et vendus nuit et jour, dans une continuelle variation de lumières, de couleurs et d'assourdissants flots de musique, les innombrables produits des susnommés géants de la distribution.

Malgré tant d'années de misère visuelle mes yeux ont encore peine à ne pas communiquer à mon âme l'indignation ou l'effarement qu'ils éprouvent au contact de ces monstruosité *futuristes* ou *constructivistes*, *déconstructivistes* ou *fonctionnalistes*, *sensualistes* ou *rationalistes*, qui prolifèrent ainsi que des angiomes jusqu'aux confins de l'agglomération. Outre le fait que ces architectures standardisées à l'extrême, mais se réclamant à tous les coups d'une « originalité » et d'une « impulsion novatrice » reposant toujours sur les impostures et les escroqueries, voire les fumisteries, de l'*avant-gardisme* et de l'*ultra-contemporanéité*, ne concè-

dent à l'œil aucune échappée sur quelque lointain que ce soit, fût-il plus ou moins analogue, entraînant de la sorte un oppressant effet de claustrophobie. À quoi il faut ajouter que la mégalopole est ceinturée au sens propre par ces aberrantes et vertigineuses constructions en forme de couronne ou de dodécagone creux qui ne sont pas sans évoquer, avec leurs sinistres façades que patinent la crasse et la suie, d'effroyables titans qui auraient pour mission non pas de défendre les entrées de ladite mégalopole, mais bien d'en interdire la sortie à ses tristes résidants. Ces HLM (car ce sont bien des HLM, quoique leurs loyers « modérés » soient aujourd'hui à peine moins élevés que ceux du parc immobilier privé) de conception *conviviale* et *festive* édifiées sous la direction d'un architecte *post-moderniste* de renom voici quelques lustres présentent ceci de particulier que leur béton de *basse performance* à une capacité d'isolation phonique (et même thermique, d'ailleurs) proche du zéro, exposant de la sorte les centaines de milliers d'êtres humains condamnés à loger toute leur existence durant au sein de ces espèces d'alvéoles aux larges vitrages à peine teintés de gris (les rideaux et les volets se trouvant prohibés pour des raisons d'ordre « esthétique », selon la volonté expresse du « grand architecte ») aux continuelles nuisances sonores qui émanent de leur voisinage. Qui plus est, la disposition des appartements, soit qu'ils donnent sur quelque immeuble contigu ou quelque zone industrielle attenante, soit sur la gigantesque esplanade centrale dont est pourvu chaque ensemble —

celle-ci se trouvant dévolue au déroulement de nombreuses activités ludiques, culturelles ou sportives —, favorise à l'extrême l'intrusion du bruit ambiant dans la si vulnérable « intimité » de chacun, devenue de nos jours peau de chagrin.

Et me voici parvenu je ne sais trop comment dans les quartiers nord où sont entreposés à l'intérieur d'énormes containers en titane de dernière génération, ou de monumentaux hangars et entrepôts rectangulaires en ferronickel ou en duralumin, ces impressionnants stocks de marchandises dont la principale fonction est d'alimenter en permanence l'infamante orgie de consommation de la cité. Ces quartiers aux apparences anarchiques, labyrinthiques — mais que conçoivent en réalité de manière fort astucieuse une cohorte de polytechniciens formés dans les plus grandes écoles néolibérâtres à dessein de parfaire l'efficience de ce tourbillon ininterrompu d'hommes et de produits (et je suis aussi enclin à croire que même le perpétuel tohu-bohu qui accompagne cette insane et inlassable activité, avec ces kyrielles de dissonances s'interpénétrant ou s'entrecroisant, se succédant ou se juxtaposant, fut sciemment pris en compte par ces technocrates)... Ces quartiers d'apparence anarchique et labyrinthique, disais-je, jouxtent souvent des parkings cyclopéens à ciel ouvert de structure hélicoïdale qui ne sont eux-mêmes que les spectaculaires terminaisons (qui atteindront à nouveau sous peu leur seuil de saturation) des inextricables maillages de routes de six à douze voies qui, soit

qu'elles contournent le cœur de la mégalopole dans une multiplication de rocade, soit qu'elles la surplombent au moyen d'une savante disposition de zigzags asymétriques ou de circonvolutions parfois doubles ou triples aux ramifications complexes, accentuent à plaisir sa hideur originelle. Ces réseaux routiers prenant bien des fois naissance dès les abords immédiats des pullulements de lotissements pavillonnaires périurbains (lesquels lotissements ont contribué à l'éradication des ultimes coulées vertes, pathétiques et poubelliformes vestiges des campagnes d'autrefois) destinés à « compacter », à regrouper de façon méthodique, l'importante masse résiduelle des feues « classes moyennes ». Ma vision ne saurait par ailleurs éluder plus longtemps, bien que je tâche de restreindre mon champ visuel autant que possible, le point focal de toutes ces abominations *postmodernes*, à savoir ces quatre immenses tours circulaires disposées en losange en plein cœur de la ville qui abritent derrière leurs lisses façades d'aluminium et de verre fumé les somptueux bureaux de la nomenklatura régionale. Alors, une vague d'amertume et d'exaspération me submerge ; soudainement je tangué tel un homme ivre à travers les centres d'affaires aux parvis impeccables et luisants, les rues commerçantes aux pulsatives illuminations, puis les boulevards excentriques où foisonnent de prétentieuses résidences privées ou des parcs de loisirs d'une saisissante hideur, pour atteindre au final, exténué et toutefois soulagé, ces lugubres contre-allées quasi désertes aux interminables murailles rectilignes de béton

crevassé sur lesquelles abondent des tags criards et frustes, des graffitis orduriers à forte connotation sexuelle, ou, plus rarement, des inscriptions saugrenues ou nébuleuses qui laissent néanmoins pressentir, sous leur expression maladroite, rudimentaire, sinon un balbutiant sentiment de révolte contre les Démoniaques, tout au moins les ferments d'une sourde colère contre cet état des choses... pour atteindre au final, disais-je donc, ces contre-allées désertes par lesquelles on débouche à coup sûr, non sans avoir dû auparavant emprunter plusieurs longs et étroits tunnels aux parois de bitume aluminé, aux odeurs urineuses ou détritifiques, sur les gigantesques marchés aux puces non-stop de l'agglomération, indémêlables et chaotiques, agressant tous vos sens au moyen d'un éventail en apparence illimité de relents, de couleurs crues ou sales, de bruits, de coudoiements suspects. Ici, des centaines de marchands peu ou prou ambulants s'échinent à vous revendre toutes sortes de camelotes bariolées, ou d'objets relativement « anciens » toujours détériorés et sans valeur, à grands coups de braillements, de mimiques et de gesticulations d'une frénésie tout à fait abasourdissante. Je ne saurais cependant oublier un seul instant, en dépit de cet infernal brouhaha qui pourrait aisément soutenir la comparaison avec les « maisons de fous » de la Salpêtrière, de Charenton-le-Pont ou du Kremlin-Bicêtre telles qu'elles eurent cours du XVII^e au XIX^e siècles, que ces hallucinantes puces sont fréquemment quadrillées par des indicateurs et des policiers en civil à la recherche d'éventuels ouvra-

ges subversifs de facture récente ou de vieux livres mis à l'index voici longtemps par la crapulocratie libérale-libertaire. Lorsqu'on parvient enfin à s'extraire avec difficulté, non sans avoir joué des épaules et des coudes, de ces tentaculaires et poisseux vivariums, l'on tombe parfois sur les *Nouvelles Halles* ; ces énormes quadrilatères aux toitures en tôle ondulée et aux massifs piliers d'acier inoxydable, ouverts aux quatre vents, sont exclusivement réservés au commerce de l'alcool, des médicaments, du tabac et des stupéfiants, et accueillent le plus souvent des foules pleurardes, criailleuses, aux yeux vitreux ou absents. Mais je reprends ma route à nouveau souriant et joyeux parce que j'ai décidé autrefois de ne jamais me sortir très longtemps de la tête que quoi qu'il advienne je m'évaderai un jour ou l'autre de cette foire aux enfers, de ce carnaval des démons, en quoi a tourné le monde dès son commencement. Je m'en évaderai tôt ou tard, et ce pour l'éternité, oui.

Les Démoniaques & autres textes
de Christophe Lartas,
à paraître le 15 mai 2019.

ISBN : 979-10-90106-59-8
© Éditions de l'Abat-Jour, 2019

<http://www.editionsdelabatjour.com>